

PROLOGUE POUR UN DÉPART

Ce matin d'août, il était tôt lorsque nous quittâmes, en train, la presqu'île de Quiberon pour rejoindre Auray, joyau de Bretagne Sud. La veille au soir, nous avions pris la ferme résolution de laisser l'Océan derrière nous pour quelques heures. Grisés par l'été, conscients de nos forces et surtout fermement décidés à vivre pleinement quelques instants privilégiés qu'aiment s'offrir un père et son fils lorsque la vie leur est douce, nous avons envisagé plus qu'une escapade, presque une aventure dont rien, une fois la décision prise, ne saurait nous distraire. Gauthier venait de fêter ses seize ans. La vie offrait ce matin-là, à lui comme à son père, un supplément d'âme.

Nous partîmes donc en prévision d'une belle journée estivale, organisée en trois chapitres, dont deux essentiels.

Après un petit voyage en train qui ne m'a pas laissé de

souvenir particulier, si ce n'est que l'emblématique express régional *Tire-Bouchon* fut bien au rendez-vous et qu'en un peu plus d'une heure nous arrivâmes à destination, il s'agissait de découvrir un lieu, comme un refuge, auquel tous deux attachons une attention particulière : une librairie indépendante, avec ses livres anciens. Puis, une fois fait le choix difficile de quelques ouvrages par d'insatiables lecteurs, s'en retourner à la mer, ou plus exactement sur la presqu'île, par la seule force de nos jambes.

La fin de journée s'offrirait alors en une balade. Mieux qu'une balade, une marche, de celles où l'on se risque lorsque l'humeur joyeuse et la santé physique vont de pair et que le moment, donc, est à l'allégresse.

Je me souviens du temps passé par mon fils, comme une chance à saisir, entre les rayonnages de bois clair supportant livres et vinyles. Dans ce foisonnement d'ouvrages, comment choisir celui qui, après l'été, demeurerait ? « Quand ma décision est prise, je balance longuement », me lançait-il du regard.

Si ma mémoire est bonne, car une douzaine d'années a passé, il baignait alors dans sa période Agatha Christie. En ce jour béni, il opta pour Albert Camus.

Je fus également comblé par la librairie Le livre Penseur. Je déposai alors délicatement dans mon sac à dos une très belle édition du livre d'Henry Malherbe *La flamme au poing*, prix Goncourt 1917, numéroté 1246, tiré sur « vélin Crèvecœur

filigrané du marais » et surtout une édition de 1921, exemplaire numéro 53 sur « grand vélin de Rives » de *Civilisation*, prix Goncourt 1918, du médecin, chirurgien de la Grande Guerre et académicien Georges Duhamel.

Ne disposant pas d'un coupe-papier qui m'aurait permis de découper les feuilles non séparées de mes livres brochés, je savais, non sans plaisir, pouvoir en retarder l'exploration.

En reprenant la rue Georges Clemenceau, nos sacs lestés de nouveaux complices, nous n'échangeâmes dans un premier temps que peu de mots. J'avais la responsabilité de donner le cap, alors que le jour avançait et qu'environ 25 kilomètres étaient à parcourir avant qu'advienne l'obscurité propice à inquiéter celles qui nous attendaient.

Habitué de la marche, j'avais conscience que corps et esprit s'ajusteraient à nos pensées, nos émotions et que les kilomètres seraient parcourus avec légèreté. N'étions-nous pas en bonne compagnie?

Mon fils en effet, en choisissant Camus et son recueil d'essais autobiographique intitulé *Noces* ne venait-il pas, sans le savoir, d'opter pour la joie d'aimer? Présenté par la critique littéraire comme une ode à la vie, cet ouvrage délicat, léger au sens propre, moins de quatre-vingt-dix pages en effet, se propose comme un hymne à la ferveur de vivre, qui exacerbe l'ardeur. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir, y promet Albert Camus. Quatre petits textes en un seul livre, qui vont en affirmant finalement que la mort est

d'autant plus douloureuse que la vie reçue est belle, promise à la jeunesse appelée à mordre « dans le fruit déjà doré du monde ».

Je le savais dès avant, sans le dévoiler ; mon ambition serait de marcher un jour sur les pas, d'aller à la rencontre de ceux qui n'ont pas pu, quant à eux, croquer dans ce fruit promis. Qui n'ont vu qu'éclorre leur jeunesse, sans jamais la caresser vraiment, alors qu'ils avaient bien aussi reçu la vie en héritage. Ces garçons de 1914 chez qui l'adolescence même aura été engloutie avant le premier souffle de l'amour.

En quittant Auray en compagnie de Georges Duhamel et *Civilisation*, c'est la vie des corps martyrisés et sacrifiés qui venait faire écho en moi au petit livre de Camus et au choix heureux de mon fils adolescent.

Un ciel de braise, comme un dégradé d'orangé avant la nuit tombante, enveloppait ce soir-là l'isthme de Penthièvre que nous franchîmes gaillardement, couverts de sueur. Quelques heures auparavant, dans un pré vert, sur Crac'h, nous avions pris le temps d'une pause, pour échanger, évaluer, dirais-je même, nos choix respectifs.

Nous marquâmes cette journée à tout jamais, sur le pont de Kérisper, avant la ligne droite qui conduit à Carnac. Mon fils prit en effet la pause, pour une photographie que je conserverai. Cet arrêt fut bref, car il nous démangeait de

repartir. Plus que la magnifique baie de Quiberon, c'est la marche qui inspirait nos conversations. Se mouvoir en toute liberté et transporter soi-même son corps! Seigneur, en effet; que respirer en marchant est inspirant.

Quelques années après cet été 2012, Gauthier prendra la décision de vivre loin, parcourant le monde jusqu'au bord du grand Mékong où il peut transmettre aujourd'hui un peu de ce qu'il a reçu, de ce qui lui a été enseigné, singulièrement par quelques grands auteurs. Il est plausible que depuis la pointe du Conguel et l'horizon offert un matin d'été en Bretagne Sud, l'océan fit davantage que lui proposer une envie de grand large.

Pour ma part, c'est résolument en me tournant vers le Grand Est que je poursuivrai ma route; ce sera alors en terre profonde et profondément outragée. J'irai un jour, c'est la promesse que je me suis donc faite, par les collines et les vallées, les hêtraies ou les sapinières, par quelques ruisseaux ou tourbières, plus sûrement sans doute par quelques routes et chemins, à la rencontre de lieux qui me sont encore inconnus¹. Des bourgs dont parfois il ne subsiste que quelques pierres, des villages reconstruits où il peut faire bon vivre désormais, des paysages de Lorraine jamais même

1. Cf en p. 209 la carte de l'itinéraire de l'auteur.

aperçus, où demeure l'âme de nos jeunes hommes à jamais disparus.

J'irai comme en pèlerinage là où notre civilisation, mortellement touchée il y a un peu plus de cent ans, a laissé couler à flots, mêlé à la boue, le beau sang rouge vif de ces « pauvres vivants promis à l'holocauste² ».

Reste-t-il une traînée de cette marée qui a emporté tant de sang?

J'avais vingt ans quand j'ai découvert *Ceux de 14* de Maurice Genevoix. Je servais alors mon pays, sans autre but à atteindre que celui-ci, cependant sans gloire, entre les faubourgs de Beyrouth la condamnée et la brousse calédonienne.

J'ai conservé cette œuvre littéraire avec fidélité. Elle rassemble cinq livres : *Sous Verdun*, *Nuits de guerre*, *Au seuil des guitounes*, *La boue* et *Les Épargés*, récits de guerre écrits de 1916 à 1921, rassemblés en un seul volume en 1949 chez Flammarion. L'édition dont je dispose est modeste, de type poche, au Seuil, série Points de l'année 1984. Le premier plat de couverture propose une gravure de *l'Illustration*, parue en 1914 : *Les Honneurs sous le feu*. L'apparence de l'ouvrage est sobre, mais la lecture de ses 678 pages m'a alors saisi et ne me quittera jamais plus.

2. Maurice Genevoix, *Bestiaire enchanté*.

C'est notre histoire, encore récente, qui se dévoile sous des feuillets maintenant jaunis, une histoire singulière, meurtrière, comme un choc reçu en pleine poitrine.

Mais surtout un hymne à la vie.

Aujourd'hui, quarante ans après, je peux dire que j'ai lu et relu cet « édifice plus durable que les pierres », comme l'a écrit Bruno Frappat, dans le quotidien *La Croix*, en 2013. Pour espérer un jour pouvoir en toucher toute la profondeur, j'ai voulu rejoindre l'auteur et ses compagnons de route du 106^e RI, et d'autres encore, alors qu'un peu plus de cent années se sont écoulées. J'ai annoté, marginé, griffonné l'ouvrage. Plus j'avais dans ce travail de relecture et, disons-le, à chaque fois de découverte, plus Genevoix se faisait proche. Car l'œuvre nous comble par sa proximité humaine, son regard sans équivalent posé sur les hommes de ce temps, leurs patois et leurs accents régionaux, leurs métiers, souvent disparus. Sur ce cadeau qu'est la nature aussi et sa face intemporelle, en ce début de xx^e siècle qui brutalement sera éventré par le tourbillon du feu et de l'acier.

Le journaliste Jean-Claude Guillebaud, essayiste, conférencier et grand spécialiste des mutations du monde contemporain, aura ces mots bien ajustés, quelques phrases courtes sur ce que fut ce temps de la Grande Guerre, ce temps douloureux de notre histoire française et européenne et ses conséquences : « J'ai pris l'habitude d'évoquer le saccage

historique de cette Guerre du droit non uniquement en référence aux vies perdues, mais aussi en termes de croyances et de générosités outragées. Pareils ravages sont moins immédiatement visibles, mais leurs effets souterrains cheminent bien plus longtemps. À terme, ils minent les assises d'une société, d'un pays, d'un continent entier. C'est l'espérance qu'ils mettent à mal. Quand on dit aujourd'hui que le patriotisme et le souci des autres sont passés de mode, c'est indirectement de cette gabegie initiale que l'on parle. Après elle, le "je" l'aura durablement emporté sur le "nous", et le souci de soi aura prévalu sur la générosité sacrificielle, tant cette dernière fut honteusement manipulée à Verdun, aux Épargés ou ailleurs ».

« Générosité sacrificielle » : deux adjectifs cinglants pour signifier le sacrifice de sa propre personne, dans son entièreté. Il en fut ainsi il y a à peine plus de cent ans pour des centaines de milliers de jeunes hommes. Oui, la violence de 1914-1918 fut un hapax, ce mot à la fois étrange et dur comme l'acier de la lame, pour souligner l'existence d'un événement sans équivalent.

1984, année de mes vingt ans disais-je, temps opportun pour moi de la découverte du monument littéraire *Ceux de 14*, fut surtout l'année d'un événement en pays de Meuse. Le 22 septembre en effet, soit soixante-dix ans après le début de la Grande Guerre, sous une pluie battante, le président François Mitterrand et le chancelier Helmut Kohl se

donnèrent la main, à Douaumont, face aux morts de Verdun. J'ai souvent songé, oserais-je dire espéré, que la photo en noir et blanc prise ce jour-là de ce geste saisissant rendu immortel, pourrait trouver sa place dans nos écoles, offerte au regard de nos enfants, alors que l'Europe est en panne et que ressurgit, jusque près de nous, « le risque oublié de la guerre³ ».

Rallier Maurice Genevoix par la voie de la Grande Guerre et cette œuvre magistrale, c'est percevoir presque à chaque page, à chaque regard, la proximité immédiate de la vie, de toute vie, à défendre jusqu'au bout. Et c'est décider de ne pas en rester là. C'est pourquoi aujourd'hui, face à l'apathie qui voudrait nous envelopper comme une mauvaise couverture, face à notre trahison de la nature et aux lendemains qui déchantent de notre société consumériste, je me suis permis le choix d'une parenthèse, ou mieux, d'un grand pas de côté. Dans ce temps offert pour me laisser toucher encore par l'écrivain combattant, sa vie, son œuvre, j'ai connu la satisfaction de découvrir à nouveau *Raboliot*⁴. Le Raboliot de nos dictées des années 1970, véritable ode à la liberté, à la nature, à la liberté dans la nature, qui nous dépeint un homme revenu non indemne de sa guerre. Ma déambulation s'est poursuivie dans d'autres livres, parmi les cinquante-six

3. Stéphane Audoin-Rouzeau, *La part d'ombre*, 2022.

4. Maurice Genevoix, prix Goncourt 1926.

au total, pour parvenir à *Trente mille jours* et au fabuleux livre testament, *Un jour*, publié en 1980, année de la mort de Genevoix.

Dans cet ouvrage d'un lanceur d'alerte avant l'heure, l'auteur interpelle le lecteur à chaque page, comme il le fera régulièrement dans les émissions de radio, notamment avec Jacques Chancel dans Radioscopie, ou aux micros de la Radio télévision suisse romande en 1977. Dans *Lire Magazine* également, en 1979 : « l'homme d'aujourd'hui se mécanise, se robotise. » Il en appelait alors à la sagesse. C'était il y a quarante-cinq ans...

Ce matin, c'est moi-même qui me sens ainsi interpellé par ces quelques mots d'une beauté simple, tirés d'*Un jour* :

« Marcher, hein ? C'est merveilleux. Qui s'en rend compte ? Qui s'en souvient seulement ? »